

LE VENGEUR

POLITIQUE, HEBDOMADAIRE

ADMINISTRATION :
Vente en gros, rue de Lyon, 32, LYON.

Directeur : JULES-FRANTZ, 33, rue Thomassin.

IMPRIMERIE :
JEVAIN ET BOURGEON, rue Mercière, 92, LYON.

Nous publions aujourd'hui LE CHRIST AU VATICAN

DE VICTOR HUGO.

Cette magnifique et implacable satire
de la religion-monnaie n'a jamais paru
dans les journaux français.



LES MALADRESSES DE LA RÉACTION

Qui le supposerait ? La bêtise des bom-
bardeurs de Versailles est encore plus
grande que leur scélératesse. Le prin-
cipe de la Commune une fois admis, les
hommes qui en faisaient partie pouvaient
dans une certaine mesure donner lieu à
discussion. Nous n'avons pas à le taire
surtout à cette heure, nous avons entendu
des citoyens de convictions solides, répéter
ça et là depuis les élections :

« Je suis certainement pour la Com-
mune, mais je regrette qu'un tel en fasse
partie. »

Après les preuves de folie furieuse que
vient de donner le gouvernement d'outre-
Seine en couvrant de ses boulets les abords
de notre enceinte, il n'y a plus à notre avis
de distinctions à faire ou de revue rétros-
pective à essayer. Les gendarmes de M.
Thiers ont rendu sacrés les hommes qui
délibèrent à l'Hôtel-de-Ville. Du moment où
c'est sur eux que Versailles tire, c'est à
eux que nous devons nous rallier. M. de
Charette, qui se bat aux cris de *Vive le
Roi!* avec un cœur de Jésus brodé sur la
poitrine, fait une situation exceptionnelle à

ceux qui marchent contre lui avec un dra-
peau rouge aux cris de *Vive la République!*

Les obstinations et les menaces des cro-
quemittaines Versaillais avaient déjà versé
un vif intérêt sur les membres du Comité
central, les coups de canon qui ont suivi
sanctionnent l'autorité de la Commune.
Singulière tactique que celle de gens qui, au
lieu de diminuer leurs adversaires dans
l'opinion publique, s'appliquent à en faire
des héros et vont eux-mêmes leur agencer
des auréoles autour de la tête.

La niaiserie des réactionnaires n'est,
certes, pas ce qu'il y a chez eux de moins
révoltant. Comment voulez-vous qu'un
Français ait l'idée de remonter dans le pas-
sé d'un membre du Gouvernement de
Paris à l'heure où celui de Versailles lance
contre lui le groupe obscène des anciens ser-
gents de ville de Bonaparte. C'est toi même,
ô stupide Assemblée! qui as ceint de la cou-
ronne civique les hommes de l'Hôtel-de-
Ville. En l'attaquant et en l'obligeant à com-
battre pour le suffrage universel contre les
généralistes en chrysolite qui ont livré à la
Prusse nos provinces et nos milliards, tu
en as fait non-seulement le boulevard de
la liberté française et le porte-drapeau de
la République mais tu as forcé à la recon-
naître ceux même qui lui étaient le plus hos-
tiles.

Tant de naïveté mêlée à tant de gredine-
rie, c'est à ne pas croire!

HENRI ROCHEFORT.



LA LETTRE DE LOUIS BLANC

Il faudrait l'afficher sur tous les murs, cette
lettre; il faudrait la crier sur tous les toits.
Elle est l'expression de la pensée de tout ce
qui est honnête, intelligent, éclairé en France.
Oui, oui, la République; là est le salut.

Non la République acceptée par M. Thiers.
M. Thiers n'a pas à accepter la République.

Mais la République reconnue par l'Assemblée
souveraine, de laquelle M. Thiers dépend, qui
peut par un vote lui enlever le pouvoir, qui
seule peut rassurer les intérêts et conjurer la
guerre civile, en agissant comme Louis Blanc
lui conseille d'agir:

« Je n'ai jamais pensé à demander la
« prolongation pendant deux ans des pou-
« voirs de M. Thiers comme chef du pou-
« voir exécutif de la République, et par
« conséquent mes amis de la gauche radi-
« cale n'ont pas eu à se rallier à ce projet.
« La solution que j'ai toujours jugée et dé-
« clarée propre à nous sauver des horreurs
« de la guerre civile est celle qui aurait
« consisté dans la proclamation éclatante
« de la République par l'Assemblée natio-
« nale et dans l'adoption d'une loi mettant
« Paris en possession pleine et entière de
« ses libertés municipales. N'avoir rien pu
« pour empêcher l'effusion de sang fran-
« çais sera le plus grand malheur de ma
« vie. »

LOUIS BLANC.



LES HOMMES DE LA COMMUNE

I

Ce sont d'honnêtes gens.
Je ne connais pas de plus détestable tac-
tique que celle qui consiste à trouver toutes
les vertus à ses amis et tous les vices à
ses adversaires.

Certes, l'Assemblée qui siège à Versailles
est une mauvaise Assemblée. Elle est in-
intelligente, renfermée dans le passé, sans
points de contact avec le présent, incapable
de fonder l'ombre d'une institution pour
l'avenir.

Placez-vous dans une tribune et regardez
ceux qui la composent! Ce ne sont que

têtes froides, dures, étroites, respirant
l'entêtement et le parti pris. Eh bien! Me
vient-il à la pensée de dire, en parlant des
députés, que j'ai affaire à des voleurs et à
des assassins? Loin de là! Je reconnais
que les neuf dixièmes d'entre eux sont de
bons maïs, de bons pères et de bons voi-
sins. On peut épouser leurs filles. Le mal
est qu'on leur confie l'État à gouverner.
Je vais plus loin, une réunion de canailles
aurait, — ce qu'ils n'ont pas, — la notion
juste de la situation; cette réunion com-
prendrait la nécessité d'une transaction;
elle céderait sur quelques points. Eux,
jamais. Ils sont bêtes et de bonne foi.

Pourquoi donc leurs orateurs et leurs
écrivains s'obstinent-ils à ne voir, dans les
hommes de la Commune, que des bohèmes,
des vagabonds, des traîtres et des fous?

Oui, l'Hôtel-de-Ville de Paris a fait
des fautes. Il a attenté à la liberté de la
presse, à la liberté individuelle, au droit
de réunion, au domicile privé. Il a eu tort.
La lutte à outrance explique ces actes;
elle ne les excuse pas.

Quant à avoir envoyé à la Monnaie l'ar-
genterie des ministères et l'or des églises,
c'est mal sans doute. Mais il y a, dans
Paris sans travail, cinq cent mille femmes,
enfants, vieillards, qui mourraient de faim
si les municipalités ne leur donnaient un
peu d'argent pour acheter du pain. Or, les
laisser mourir ainsi serait peut-être plus
mal encore que de fondre des cuillères et
des chandeliers!...

Il faut être juste.
Il faut dire la vérité.

II

De même que le Comité de salut public
résumait la Convention, de même la Com-
mission exécutive résume la Commune.

Quels sont les membres de la Commission
exécutive?

Au premier rang, je trouve Ch. Deles-
cluze, et je demande, même à ses ennemis
politiques: — Connaissez-vous un homme
plus probe, plus désintéressé, dans lequel,

FEUILLETON DU VENGEUR.

Un très-petit Homme

ou

UN CABINET DANS L'EMBARRAS

Épisode de la vie politique, arrangé pour
la Seine.

Toiles et décors de MM. DUCARRE et C^o. — Trucs de
M. le COMTE DE PARIS. — Accessoires (Figures
sinistres, repris de justice, anarchie et pillage) de
M. PIÉTRI.



ÉPILOGUE

Adolphe THIERS, chef du pouvoir exécutif, vénérable
vieillard pétri de bonne foi.
Jules FAVRE, ministre des affaires étrangères, homme
d'un âge mur, parole élégante et facile.

Ernest PICARD, ministre de l'intérieur, un des *Cinq*,
homme gras et bien portant, aimant à rire, aimant
à boire, aimant à chanter comme nous.

Jules SIMON, ministre de l'instruction publique,
nature impressionnable, conférencier de naissance,
parole onctueuse, figure métacologique.

Le Général VINOY, l'héroïque capitulaire de Paris.
Le Général TROCHU, homme pieux, craignant Dieu
et les Parisiens.

Le maréchal CANROBERT, un grand courage, un
grand génie, un des héros du deux décembre.

Le théâtre représente la chambre de M. Thiers à
Versailles. Canons à droite et à gauche. Sentinelles
au fond. Torpilles dans les pans coupés.

SCÈNE I.

MM. THIERS, PICARD.

Au lever du rideau, M. Thiers se promène en ca-
leton et bonnet de coton. — Il appelle.

M. THIERS.

Picard!

PICARD, entrant.

Votre Altesse?

M. THIERS.

Appelle-moi Adolphe.

PICARD.

Adolphe me désire?

THIERS.

M. THIERS, récurant ses lunettes.

Oui, mon ami. Mon médecin m'a prescrit
de prendre tous les matins une cuillerée à
bouche d'huile de foie de morue. Va me cher-
cher ma topette.

PICARD.

Oui, Votre Altesse. (Il sort.)

SCÈNE II.

MM. THIERS, VINOY.

M. THIERS, mettant sa culotte.

Ah! c'est vous, mon brave Vinoy.

VINOY, s'inclinant.

Si vous voulez, Monseigneur!

M. THIERS.

Appelez-moi Adolphe.

VINOY.

Adolphe, j'ai de grandes nouvelles. Nous
nous sommes battus hier depuis 8 heures
moins 3 minutes du matin jusqu'à 7 heures
47 minutes et quelque chose.

M. THIERS.

Vous avez bien fait.

VINOY.

Les résultats sont immenses.

M. THIERS, avec émotion.

Doucement!... Ménagez-moi!

VINOY.

Nous avons fait... un prisonnier!

M. THIERS, jetant son bonnet de coton, avec
enthousiasme.

Un prisonnier! La victoire est à nous!
(dansant) Et traderi deri dera! (avec dignité)
Vinoy, je vous nomme grand chancelier de
la Légion d'honneur!

VINOY.

Est-ce possible? Un pareil bonheur! J'é-
touffie! (de côté) Et traderi deri dera!

M. THIERS.

Assez de cabrioles! Dépêchons! Vite une
dépêche aux préfets. Il faut que la France
entière apprenne cette mémorable victoire.
Ecrivez, Vinoy.

VINOY, se plaçant à la table.

J'écris.

M. THIERS, relevant ses lunettes et dictant.

« Brillant fait d'armes! Fédérés en pleine
« déroute! Pris d'assaut une grange! 25,000
« prisonniers et 300 canons sont en notre
« pouvoir. — J'ouvre l'œil, et le bon! »

SCÈNE III.

LES MÊMES, PICARD, apportant la topette.

M. THIERS.

Ah! voilà mon sirop? Donne.

VINOY.

Qu'est-ce que c'est?

M. THIERS.

C'est de l'huile de foie de morue. Bismarck
en fait usage pour s'éclaircir les idées. Je veux
faire comme lui. (à Picard) Verse-moi. Picard
(buvant) Pouah! chienne de drogue!... Enfin!
il faut bien faire des sacrifices à la patrie!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CANROBERT, moustaches en
crocs, grand sabre.

CANROBERT, à M. Thiers.

Que votre Soigneurie me permette....

— au point de vue privé, — vous auriez une confiance plus entière?...

Delescluze, c'est Alceste, tel que Molière l'a compris, tel que Rousseau l'a expliqué dans sa glose éloquent. Les haines apparentes du Misanthrope ne sont que l'envers d'un ardent amour. Il aime tant ce qui est juste, ce qui est vrai, ce qui est beau, qu'il ne veut pas qu'on le souille et qu'il est toujours prêt à briser l'obstacle qui se place entre son idéal et lui.

Quand on n'estime pas les gens, pourquoi leur serrer la main? Et il s'emporte contre Philinte qui serre la main des gens qu'il n'estime pas.

Quand on est aimée, pourquoi ne pas dire franchement à celui qui vous aime : — Je vous aime aussi, voici ma main; ou bien : — Je ne vous aime pas, allez vous promener? Et il s'indigne contre Célimène qui, par coquetterie, ne dit jamais ni oui ni non.

Quand on lit ses vers aux gens et qu'on leur demande leur avis, c'est pour que cet avis soit sincère. Et il traite comme un laquais le rimeur bourgeois qui n'admet, en fait de critique, que l'admiration et les compliments.

Transportez Alceste dans l'art, dans la philosophie, dans la politique, vous avez le Révolutionnaire, ennemi du mal à sacrifier sa vie pour le détruire, ami du bien à tout souffrir pour le réaliser.

Les petits esprits du juste milieu n'entendent jamais rien à ces hommes qui bravent l'exil, la prison, la pauvreté, qui endossent au besoin la casaque du forçat, qui surtout ne pensent pas à faire leur lit pour le lendemain, — hommes qui passent leur vie à se débattre dans le feu d'une idée, — qui sont l'honneur de leur parti, — et devant lesquels les faibles, dont ils font la besogne, doivent passer tête nue!

III

Frédéric Courmet est le Saint-Just de ce Robespierre, supérieur à l'autre par la générosité du caractère et la vigueur du tempérament. Tous deux, dans le mouvement dont la force des choses leur a donné la direction à la deuxième heure, ne voient que ce qu'y mettent tous les esprits droits et sensés : — La revendication de l'idée républicaine contre l'idée monarchique incarnée dans l'Assemblée de Versailles, un pas en avant vers l'égalité, vers la justice.

Félix Pyat aussi est un Jacobin. Il a le style des hommes de 1830, la couleur, le pittoresque, une phrase à la diable. Tout cela déroute les bourgeois qui veulent voir un buveur de sang dans ce gentleman lettré et dans ce républicain convaincu.

Il serait puéril de s'arrêter à ces apparences.

Pyat, comme Courmet, comme Delescluze, a droit à l'estime qui va toujours aux citoyens dont la vie privée est probe, et

dont la vie publique témoigne d'une conviction.

Tridon, — comme presque tous les disciples de Blanqui, — est riche et très-instruit. Ces médecins, ces ingénieurs, ces propriétaires, positivistes, partisans de la Commune, substituant Paris à l'État et lui donnant la France à gouverner, — sont des philosophes et non des malfaiteurs. On peut combattre leur doctrine; mais les faire monter sur le bûcher serait aller trop loin.

Il y a un membre de la Commission exécutive que je ne connais pas : Avrial.

Mais retenez le nom d'Edmond Vaillant. Ce nom est celui d'un jeune homme qui sera un des hommes éminents de ce temps-ci. Depuis dix ans, Vaillant étudie, voyage, observe, compare; et il a, pour exprimer ses idées, l'éloquence, le tact, la sympathie, tout ce qui fait l'orateur et l'homme d'État.

En politique, Vaillant est Girondin, fédéraliste; épris de la liberté, surtout au point de vue social, il voudrait réduire à rien ou presque rien l'action du pouvoir central. Il a, pour second, dans ce courant d'idées, A. Vermorel, un écrivain de talent, dont la conduite, — je dois le dire, — a prêté à la calomnie.

Vermorel, en effet, n'a pas que l'ambition de voir triompher ses idées. Il est ambitieux aussi pour lui-même; il aime le pouvoir sous toutes ses formes, l'influence que donne une position, les jouissances d'amour-propre qu'on en retire. De là une capitulation de conscience qu'on lui a reprochée à tort comme un crime, mais qui enfin était une capitulation.

Il a demandé au gouvernement de Bonaparte qu'il combattait un délai de trois mois pour verser le cautionnement de son journal, le *Courrier Français*. M. Rouher a naturellement accordé le délai, enchanté d'obliger un adversaire qu'il discréditait par le seul fait du service rendu. Voilà tout.

Et Vermorel a cruellement expié sa faute! Depuis cinq ans on la lui a reprochée sur tous les tons; on l'a commentée, aggravée, grossie!... Elle reste néanmoins.

IV

Tels sont, — de par leurs attributions, — les membres les plus influents de la Commune de Paris.

L'heure est à l'action, et la Commission exécutive prime les autres.

Mais lisez les débats de la Commune, — celui par exemple sur les échéances, — et vous serez convaincus que les Beslay, les Lefrançais, les Protot, les Malon, les Jourde, les Varlin entendent les questions économiques, mieux que ne les entendent jamais les financiers de l'Assemblée de Versailles. Eux, en effet, ne défendent pas les intérêts d'une caste; ils ne se préoccupent que de l'équité. Leur loi sur les échéances

est excellente; elle fait la part de tous. Celle de l'Assemblée, au contraire, sacrifie l'industrie, le commerce, le travail, à la seule Banque, — créancière de l'État.

Varlin et Malon sont des ouvriers. Le premier est relieur, le second teinturier. Eh bien! Mais, n'est-ce pas là un mérite de plus? Ces hommes, astreints pendant le jour à un travail pénible, ont encore trouvé le temps de lire, d'étudier, de s'instruire. Ils ont pris en main la cause de leurs frères; ils combattent pour eux. Qui donc ne les estimerait pas?...

Rappelez-vous le procès de l'Internationale! Tous ces accusés, tous ces ouvriers étaient honnêtes, probes, laborieux. Le ministère public, qui demandait la prescription pour leurs idées, s'inclinait devant leurs personnes. Et, parce que les temps ont changé, l'opinion changerait aussi? — Non. De même qu'en 1789 il y avait une bourgeoisie vertueuse, éclairée, apte à prendre sa place dans l'État, il y a de même aujourd'hui une élite ouvrière qui demande avec raison, place au soleil pour elle et ses commettants.

Ecartez donc vos visions d'émeute, de pillage, de discords intestines! Voyez de plus haut! Voyez plus loin! Surtout ne calomniez pas!...

Sans doute Raoul Rigault qui est un jeune homme, un étudiant, se grise un peu avec le fond de verre de la Commune de 93; sans doute, dans ce gouvernement improvisé de Paris, il y a eu des erreurs, des abus, des excès. Il y en a partout. Le général Cluseret, — qui du reste n'appartient pas à la Commune — n'est pas l'idéal d'un ministre d'État, et nous aimerions mieux un Français que le Polonais Dombrowski à la tête de nos gardes nationales. Encore faut-il reconnaître à Cluseret l'activité et la science militaire à Dombrowski.

Ce qu'il faut surtout se dire, c'est que la Commune de Paris a plus fait en quinze jours, au point de vue de la Défense nationale, que le gouvernement du 4 septembre n'avait fait en cinq mois.

Que le mouvement républicain qu'elle représente soit prématuré en présence de l'occupation étrangère, — c'est possible. Mais est-ce bien elle qui a provoqué ce mouvement, et l'observateur impartial qui rechercherait les responsabilités et les causes ne se tournerait-il pas vers l'Assemblée de Bordeaux, devenue l'Assemblée de Versailles, lorsqu'il s'agirait d'accuser? Moi, qui suis l'adversaire convaincu de la Fédération girondine et de la Décentralisation politique; moi, qui crois la centralisation et l'unité indispensables à la grandeur de la France, au progrès, à la justice, eh bien! je le dis avec la même bonne foi : — Si l'Assemblée nationale s'obstine à ne pas reconnaître la République, la Commune de Paris aura raison.

TONY REVILLON.



Le *Vengeur* a l'intention de publier prochainement l'histoire des campagnes de la Côte-d'Or et de l'Est. On dira la vérité sur les généraux Cremer et Bressolles, ainsi que sur quelques officiers dits supérieurs.

Les citoyens des trois premières légions du Rhône sont invités à nous envoyer, dans le plus bref délai, tous les documents parvenus à leur connaissance, et propres à édifier le lecteur sur les faits et les causes de ce désastre, unique dans l'histoire.

J.-F.

A nos Amis.

Malgré un tirage très-élevé, le numéro spécimen du *Vengeur* a été enlevé sans qu'il fût nécessaire de recourir à l'affichage et à la réclame.

Ce succès est éloquent : nous sommes dans le vrai et nous ne travaillerons pas pour le roi de Prusse, comme certaine Assemblée.

Le *Vengeur* entreprend une grande tâche : la défense du salaire, de l'ouvrier, contre le capital et les capitulateurs; la haine des Prussiens du dehors et des Prussiens du dedans; la lutte contre le jésuitisme immonde, et l'anéantissement de tous les prétendus prétendants divins, qui pourraient compromettre les droits imprescriptibles du peuple.

« La campagne sera longue et pénible. »

Trop de larmes, trop de sang, trop de ruines s'opposent à une conciliation entre ceux qui veulent les rois et nous qui exigeons la liberté; entre les valets d'une nouvelle Machine à impôts, et les enfants de la Révolution qui mourront plutôt que de se laisser voler encore l'héritage de leurs pères.

Que tous nos amis se groupent autour de notre drapeau; que tous ceux qui s'intéressent à notre œuvre en soient les zélés propagateurs; que chaque lecteur, que chaque partisan du *Vengeur* se fasse un devoir de répandre cette modeste mais irréconciliable feuille, et nous serons, en même temps qu'un principe, une force.

Comptons-nous, aimons-nous, soutenons-nous.

JULES FRANTZ.



NOS LAURIERS EN 1871

Grande, splendide, immense victoire! La grande armée de Versailles a fait la conquête du Château de Bécon!

Cette nouvelle inattendue a été sur le champ mise en prose héroïque par le major Thiers et télégraphiée à tous les départements non envahis.

M. THIERS.

Appelez-moi Adolphe.

CANROBERT.

Adolphe, permettez-moi de mettre mon épée au service de la République. J'ai du courage, mais je ne sais qu'en faire.

M. THIERS.

J'accepte, mon brave!

VINOY.

A la bonne heure! Embrassons-nous!

CANROBERT.

Doucement, j'ai de la poudre de riz! (Ils s'embrassent) Maintenant, il est bien entendu que nous sommes les plus forts.

M. THIERS.

Parbleu!

CANROBERT.

Et que les insurgés n'ont que de mauvais fusils?

VINOY.

Heureusement!

CANROBERT.

Alors, j'en suis : je commanderai la réserve, et à la fin de la campagne vous me nommerez Duc de Rrran!

M. THIERS.

C'est entendu.

SCÈNE V.

LES MÉMES, JULES FAVRE.

JULES FAVRE, un gros portefeuille sous le bras. A tout le monde! (A M. Thiers) Comment se porte Votre Grandeur?

M. THIERS.

Très-bien. Appelez-moi Adolphe.

JULES FAVRE.

Commençons-nous le Conseil?

PICARD.

Il manque Simon.

VINOY.

Et Trochu.

CANROBERT.

Les voici. Chers amis, souffrez que je vous embrasse!

SCÈNE VI.

LES MÉMES, SIMON, TROCHU.

SIMON, saluant.

Je suis le vôtre!

TROCHU.

Et moi idem. (A M. Thiers) Votre Majesté...

M. THIERS, vivement.

Appelez-moi Adolphe.

TROCHU.

Adolphe, vous avez bien dormi?

M. THIERS.

Comme une marmotte!

TROCHU.

Messieurs, voici des scapulaires que je viens de faire bénir... Avec ça on ne craint rien, ni balles, ni boulets, ni obus, ni coups de sabre.

CANROBERT.

Donnez-m'en un.

VINOY.

Avec ça peut-on prendre Paris?

TROCHU.

N'en doutez pas.

VINOY.

Donnez-m'en un!

SIMON.

Et à moi.

JULES FAVRE.

Et à moi aussi.

M. THIERS.

Et à moi, s'il vous plaît.

PICARD.

Donnez-m'en deux, j'en aurai un de change.

JULES FAVRE.

Maintenant que nous sommes complet, je crois qu'avant d'entrer en séance il serait bon d'attirer sur nos travaux les bénédictions du ciel.

TROCHU.

C'est indispensable.

M. THIERS.

A genoux, messieurs.

CANROBERT, commandant.

Genoux, terre!

M. THIERS.

Favre, récitez la prière du matin et intercédez pour nous Notre-Dame de la Salette qui n'a rien à vous refuser. (Ils se mettent à genoux.)

JULES FAVRE.

C'est vrai, je suis très-bien avec elle : (déclamant) « Notre-Dame de la Salette, vous dont j'ai plaidé avec tant d'éloquence le procès devant les tribunaux, bénissez-nous! »

TOUS.

Bénissez-nous!

JULES FAVRE.

« Faites-nous la grâce de sauver la République des embûches des républicains... »

M. THIERS, mentalement.

Ramenez le comte de Paris.

TROCHU, même jeu.

Et les jésuites!

PICARD, même jeu.

Délivrez-nous des démocrates!

SIMON.

Ainsi soit-il!

Les prussiens n'ont qu'à bien se tenir. Songez donc ; une armée de 150,000 hommes qui fait la conquête d'un château défendu par des gardes nationaux!... la France est sauvée!....

Le général commandant la division doit être jaloux. A sa place je prendrais immédiatement des mesures énergiques pour enlever la butte du Grand-Camp avec les 20,000 hommes qui décomposent la garnison de Lyon.

Ce qui fournirait à l'exécutif l'occasion de libeller la proclamation suivante :

BULLETTIN DE LA GRANDE ARMÉE
(retrouvée depuis la paix)

THIERS A PRÉFET

A Lyon, l'ordre gagne tous les jours du terrain. Hier matin la butte du Grand-Camp, position redoutable et défendue par des ouvrages très-importants a été conquise sans coup férir. A midi le brave général faisait son entrée triomphale sous la voûte du chemin de fer.

A. THIERS.

Peuple Français, peuple de braves....

J. F.



DUCARRE A PARLÉ !!

Il a même reparlé, mais à la façon de l'oracle antique dont le sens des paroles ne pouvait clairement s'interpréter.

Ducarre a parlé — pour ne rien dire — ou si peu....

Cependant beaucoup de Lyonnais avaient fondé de légitimes espérances sur la parole de Ducarre. Ce député devait carrément exprimer à la Chambre les idées républicaines qu'on lui supposait.

Quand il s'est agit d'établir l'édifice de nos franchises communales, Ducarre a parlé.... d'autre chose.

Tant il est vrai qu'au pied du mur seulement on reconnaît le maçon.

LOUIS JACQUIER.



LE

CHRIST AU VATICAN

Malgré tout son respect pour le Père éternel, Un jour Jésus baïllait au ciel, A se décrocher la mâchoire; Il s'ennuyait dans ce séjour de gloire. Les orémas qu'on lui chantait jadis

Montaient toujours au paradis, Mais n'allait plus à son adresse; Il n'était pas jusqu'à la messe Qu'on n'abrégeât autant qu'il se pouvait, Quand d'un bon déjeuner, l'officiant devait Aller prendre sa part. L'Esprit-Saint et le Père N'avaient pas meilleur ordinaire.

« Qu'est ceci, dit Jésus, les chrétiens oublieux
« M'auraient-ils supprimé leur encens et leurs vœux?
« On s'adresse beaucoup à la vierge Marie;
« Aux chapelles des saints la foule accourt et prie,
« Comme accouraient et priaient autrefois
« Les païens des dieux d'or et de bois.
« Mais, pour moi, c'est une autre affaire;
« J'ai cependant, à Rome, le saint Père,
« Mon vice-Dieu, d'après ce que l'on dit,
« Chez les peuples il doit soutenir mon crédit;
« Trahirait-il?... Le Paganisme
« Aurait-il absorbé le vieux catholicisme?
« A Rome il faut me rendre de ce pas
« Examiner ce qu'il se fait là-bas,
« Et m'assurer si le susdit vicairé
« Donne des soins à mon affaire;
« Si, pour lui seul, il n'a pas détourné
« Le culte qui m'est destiné.

« Dépouillons, il le faut, ma divine nature,
« Prenons l'habit modeste et l'humaine figure
« Que j'avais en Judée, alors qu'un gouverneur,
« De me pendre se fit l'honneur;
« Autrement, on pourrait ne pas me reconnaître. »

Aussitôt dit que fait, le divin Maître
Prend son vol et d'un seul élan
Arrive auprès du Vatican.
Il s'informe où reste le pape,
Et s'imagine qu'on l'attrape,
Lorsqu'on lui montre le palais.

« Oh! oh! dit-il, je n'aurais cru jamais,
« Quand je naquis dans une étable,
« Voir mon représentant dans un logis semblable. »

Il entre, toutefois; mais, dès les premiers pas,
Un suisse tout doré, la hallebarde au bras,
Lui crie :

« Halte! fais voir ta lettre d'audience.
« Il en faut pour entrer dans le papal séjour,
« Les dues les plus huppées, venant faire leur cour,
« Ont besoin d'un permis signé par le saint Père
« Ou son camérier; crois-tu qu'un pauvre hère,
« Sans le sou, j'en suis sûr, puisse entrer en ce lieu?
« Va, va, le serviteur des serviteurs de Dieu
« Ne veut pas recevoir des manants de ta sorte. »

Et déjà sur le nez il lui ferme la porte.

Christ ébahi, ne pouvant pas penser
Qu'un pareil compliment à lui dût s'adresser,
Crut avoir mal compris, il se dit que, peut-être,
Des persécutions le temps allait renaitre,
Et qu'un nouveau César, l'ennemi des chrétiens,
Relevait les autels païens.

C'est ainsi que pour lui s'expliquait le mystère,
Ces beaux suisses étaient les goéliers du saint Père.
Quelle simplicité de cœur!...
Christ seul pouvait commettre cette erreur.

« Mon fils, je suis Jésus, dit-il au mercenaire.
« Et je viens voir mon mandataire.
« Sans doute l'empereur, à Jupiter dévot,
« Veut en faire un martyr et le tient au cachot,
« Comme advint autrefois à mes premiers apôtres! »

Le suisse, à tout hasard, disait ses patenôtres,
Quoique l'air humble et pauvre du Seigneur
Ne lui parût mériter cet honneur.
« Vous vous trompez, Jésus; César, c'est le saint Père;
« Il fait de ce palais son séjour ordinaire;
« Les suisses ne gardent que lui;
« Ici, personne n'a de prison aujourd'hui,
« Que votre vice-Dieu; suivant sa fantaisie.
« Il y loge tous ceux qui sentent l'hérésie;
« Par tendresse pour leur seul bien
« Et l'honneur du culte chrétien,
« Il pend même parfois; mais je suis un bon suisse,
« Et je veux vous aider : l'escalier de service

« Est devant vous; montez chez le grand camérier;
« Si vous voulez bien le prier,
« Peut-être pourrez-vous parler au saint Pontife. »

Jésus s'imaginait remonter chez Caïphe.

« Eh bien! murmurait-il, on habite un palais
« De marbre et d'or, et moi je ne savais,
« Le soir où reposer ma tête :
« Ici, le pauvre est un vrai trouble-fête.
« Je fus pauvre et prêchai la charité;
« Hélas! moi, je n'eus pour tous gardes,
« Que les vauriens qui jouèrent mes hardes.
« Il pend, et moi je fus pendu.
« Ma foi! si cet individu,
« Avec sa pompe triomphante,
« Me représente,
« Convenons-en, je suis bien mal représenté. »

Tout en parlant ainsi, Jésus était monté.
Sur un vaste palier chez le maître salle;
Le Seigneur croit entrer dans une halle;
Bazar d'objets sans nom, frauduleux bric-à-brac,
Où l'acheteur est sûr d'être mis dans le sac;
De vieux os, de neuves médailles
Offensent l'odorat, ou refusent partout.
Des commis fort nombreux, alertes, l'œil à tout,
Ficellent des paquets et servent la pratique,
Reçoivent force écus; vrai, c'est une boutique.
Le chef des employés, tout de rouge habillé,
Voyant entrer un homme assez déguenillé,
S'emporte...

« Eh quoi! » dit-il, « un vagabond immonde
« Pénètre sans façon chez le maître du monde!....
« Comment es-tu venu? qui t'amène en ce lieu?...
« Mais peut-être du vice-Dieu,
« Attendant le pardon de quelque grave offense,
« T'es-tu fait gueux par pénitence.
« Cela s'est vu; parle, que te faut-il?
« As-tu tué quelqu'un, et craignant le péril,
« L'as-tu poigné par derrière?
« As-tu frappé d'une main meurtrière
« Ou ton père ou ta mère?
« As-tu, fin connaisseur,
« Violé ou ta fille ou ta sœur?
« A Rome moyennant espèces,
« Nous absolvons de toutes ces faiblesses.
« Veux-tu des croix, des cierges, des agnus,
« Des chapelets bénits, bien mieux que si Jésus
« Les avait consacrés lui-même?
« Veux-tu faire gras en carême
« Les vendredis et samedis?
« Veux-tu de tous les saints qui sont en paradis
« Les plus précieuses reliques
« Très-authentiques?
« Dis, ouvre l'escarcelle et donne tes écus;
« Pour l'empereur d'Autriche on ne ferait pas plus.
« Si tu ne veux payer, allons! vite détale,
« Il nous est ordonné par la bulle papale
« De ne livrer que contre argent.
« A nous le riche, au diable l'indigent!... »
« Voilà, se dit Jésus, de la belle besogne!
« En vérité, ces gens n'ont pas plus de vergogne
« Que n'en avaient aux temps anciens
« Les scribes et les pharisiens.
« Ils ne sont pas chrétiens ici, je me l'assure;
« C'est à mon nom faire par trop injure
« Que d'en couvrir cet ignoble trafic,
« Par lequel, sans pudeur, ils volent le public.
« Mais voyons jusqu'au bout leur étrange conduite.
« J'ai peu de temps à perdre, et je voudrais de suite
« Parler au père des chrétiens,
« Dit-il au cardinal vendeur de pieux riens... »

Victor HUGO.

(La fin au prochain numéro).



LA MAJORITÉ S'AMUSE

Les nouvelles sont cette semaine d'une rareté et d'une modération présidentielle. — Ne

pas lire providentielle. Pas de nouvelles. — Bonnes nouvelles.

Le major Thiers croit de plus en plus que c'est arrivé.

Au milieu d'un service divin, célébré à Versailles, par Mgr Mabilley (rien du bal de ce nom), le petit exécutif entre. Aussitôt les tambours battent aux champs, les clairons sonnent au feu et le clergé lui présente la liqueur lustrale.

Prenez-y garde, Monsieur. C'est de l'eau bénite de cour.

On discute dans la caserne de Versailles divers projets concernant Paris.

C'est ce qu'on appelle prendre la peau du lion avant de l'avoir tué.

Sous l'inspiration du sieur Gavardi, les députés Versaillais ont failli reconnaître officielle le dogme de l'immortalité de l'âme.

Braves gens! qui veulent s'occuper du bonheur éternel de ceux qu'ils font tuer.

A moins que ce ne soit pour tuer le temps!

Ils se sont dit : variations nos plaisirs!
Et ils vont à la messe régulièrement, comme des séminaristes.

« Deus hæc nobis otia fecit. »
C'est M. l'évêque de Versailles qui leur fait ces loisirs.

Le mot de la fin.
L'ardeur juvénile avec laquelle cette majorité décrépite s'amuse, est un indice certain que ces honorables vieux « jouent de leur reste. »

— Quel est ce vilain petit homme à lunettes qui...
— Chut! ne reconnaissez-vous pas Monsieur Thiers!
— Thiers, ce laid! MÉPHISTO.



NOS FORTIFICATIONS.

Nous sommes entourés de forts, personne ne l'ignore. La confiance qu'ils nous inspirent pour repousser l'ennemi du dehors est mince, tout le monde le sait.

Mais pour l'adversaire du dedans c'est bien différent : ils sont irrésistibles. Voyez.

Le journal le *Salut public* informe l'électeur que les forts qui dominent Lyon ont pris des dispositions stratégiques pour bombarder l'Hôtel-de-ville dans le cas où il viendrait à changer de maître.

Boutiquiers, vous voici prévenus. Vous avez maintenant suspendu sur vos têtes l'épée de Foutri-Coclès, et si un jour ou une nuit il vous arrive un échantillon de poudre et de fonte, — l'un poussant l'autre, — vous le devrez à ce bon monarque Philippe et à son grand disciple Thiers. J. F.

JULES FAVRE.
« Vous lisez dans nos cœurs, ô sainte Mère de Dieu, et vous savez que nous sommes d'honnêtes gens et que nous ne voulons que le bien de tout le monde. »

TROCHU.
Exaucez-nous!

M. THIERS.
Fortifiez-nous!

PICARD.
Éclairez-nous!

CANROBERT.
Sauvez-nous!

SIMON.
Ainsi soit-il!

M. THIERS.
A présent, messieurs, à l'ouvrage. Voici ce que j'ai fait. J'ai révoqué tous les préfets républicains.

TOUS.
Bravo!

VINOY.
Permettez, mais il y a quelques villes qui possèdent encore cette rareté.

M. THIERS.
Ouais! ce que vous dites est inconvenant. Je sais ce que je fais, et vous pouvez compter sur mes préfets comme sur moi.

JULES FAVRE.
Et les fonctionnaires de l'Empire?

M. THIERS.
Je les case tout doucement. Il y en a déjà pas mal qui sont en place. Mais voici une proposition que j'ai à vous faire. C'est hardi, étrange, imprévu!

TOUS.
Parlez! Parlez!

M. THIERS, avec un sourire malin.
Je vais reconstruire la Bastille!

TOUS.
La Bastille!

M. THIERS.
Tout simplement. Une fois que nous aurons sauvé le pays nous y logerons les mauvais citoyens de Paris, de Lyon, de Marseille, de Bordeaux, de Toulouse, de Grenoble et de Périgueux.

PICARD.
Et les journalistes!

TROCHU.
Et les libres-penseurs!

CANROBERT.
Et Garibaldi!

M. THIERS.
Nous tâcherons.

TROCHU.
Maintenant avez-vous songé à faire préparer un palais pour notre Saint-Père le Pape?

M. THIERS.
Tout est prêt. J'ai également fait meubler un château pour l'ami Rouher.

TOUS.
Très-bien!

M. THIERS.
Soyez tranquilles, messieurs, je veille sur les destinées de la France et si vous me secondez nous en ferons un fameux pays.

CANROBERT.
Je crois que oui.

SIMON.
Je demande la parole.

M. THIERS.
Parlez.

SIMON, la bouche en cœur.
Messieurs, pour que la victoire nous soit fidèle, que faut-il? Que nos soldats soient électrisés! Et pour les électriser, que faut-il?

VINOY.
Je me le demande!

SIMON.
Une conférence!

TOUS.
Une conférence!

SIMON.
Pas autre chose! Dès demain, je leur ferai deux fois par jour une conférence sur l'Enseignement professionnel.

VINOY.
Je m'y oppose! ils iraient trop loin.

CANROBERT.
On ne pourrait plus les retenir!

JULES FAVRE.
Ils seraient exaspérés!

M. THIERS.
C'est dangereux!

SIMON.
Alors, messieurs, la France est perdue!
(Coups de canon, fusillade.)

CANROBERT.
On se bat! Je me sauve!

VINOY.
Mais dites donc... Hé! c... Canrobert!

CANROBERT.
Je vais commander la réserve!

M. THIERS.
Messieurs, nos soldats vont se battre... Ils vont verser leur sang pour une sainte et noble cause. Dans un pareil moment nous devons nous taire... Allons dîner!.

TOUS.
Allons dîner!

VICTOR CHAUVET.



QUELLE COMÉDIE !

Le 4 septembre 1869, M. Jules Favre, répondant à un toast de M. Bertholon, ancien représentant du peuple, s'exprimait en ces termes (1) :

« Suis-je irréconciliable ? suis-je, au contraire, un de ceux qui peuvent s'atteler au char de l'Empire ? Permettez-moi de regarder ce doute comme une injure : à mes yeux, les personnes ne sont rien ; mais il y a des événements qui commandent un éloignement invincible... J'étais homme politique avant l'entreprise de 1851, et depuis j'ai voulu rester convaincu que, quel que fût l'avenir de la France, aucun honnête homme ne pouvait mettre la main dans la main de ceux qui avaient profité de cet attentat. « Voilà ma profession de foi ! »

Eh bien, dix-huit mois après cette profession de foi, nous nous demandons si M. Jules Favre a cessé d'être honnête homme ou s'il refuse de mettre sa belle main dans la main de ses amis politiques, les maréchaux MacMahon, Canrobert et les généraux Trochu, Vinoy, Ladmirault, Maud'huy, Montaudon, Gallifet, etc., qui tous ont profité et quelques-uns contribué à l'attentat du 2 décembre 1851 ? Si M. Jules Favre a cessé d'être honnête homme, de quel droit accuse-t-il les hommes de la commune de Paris de malhonnêtes gens et les raille-t-il ? S'il n'éprouve plus pour les hommes du 2 décembre un éloignement invincible, quelle confiance pouvons-nous avoir en ses paroles ?

Le Vengeur demande une réponse.

Quant à la présence des maréchaux et des généraux de l'Empire dans le gouvernement républicain dont M. Jules Favre est l'un des principaux ministres, elle est toute naturelle : « Tenez pour certain, déclare l'abbé Grégoire, que les Séjans, les Séides, les sicaires d'un despotisme sont toujours prêts à s'enrôler sous de nouvelles bannières. »

Mais ce qu'il y aura encore de plus curieux, — avant peu, — ce sera de voir M. Jules Favre serrer fraternellement dans ses bras et appeler auprès de lui pour soutenir la République de Versailles, l'illustre général qui s'écriait en 1866 :

« Je bois à son Altesse Monseigneur le prince impérial. Cet enfant régnera sur la France qu'on dise et que fasse certain avocat bavard, bilieux, à la face ignoble si souvent soufletée ; quoi que disent et que fassent certains journalistes qui poussent le peuple à la révolte et qui, au jour du danger, se cachent derrière leur bureau de rédaction qui, trop souvent, n'est qu'un comptoir. »

M. Jules Favre sait que les grands cœurs oublient et pardonnent, il publiera et pardonnera, et nous, nous sourirons en murmurant : Quelle comédie ! quelle comédie !

Cependant, nous le disons franchement, il est fort possible, qu'arrivé à sa dernière heure, M. Jules Favre se trouve dans la nécessité de s'écrier comme Lambrecht mourant : « Ce n'est pas la maladie qui me tue, c'est la honte d'avoir eu de semblables collègues. »

Colonel FERRER.

(1) Voir le Progrès de Lyon du 12 septembre 1869.



LA SEMAINE

On lit dans la décente *Décentralisation* :

« Le Vengeur a reparu... ce manuel spécimen. »

« Le besoin ne s'en faisait nullement sentir. « Il ne jure que par Marat, ne cite que Marat, ne reconnaît d'autorité que celle de Marat. Ce pavillon indique assez ce que peut valoir la marchandise qu'il couvre. »

Ça, c'est gentil.

Citoyen,

Je vous transmets la copie de deux circulaires du citoyen Valentin aux maires du département du Rhône. Veuillez, je vous prie, les livrer à la publicité, afin de faire tomber les masques.

La honteuse comédie politique à laquelle nous assistons, doit être mise à nue par les honnêtes gens. Et les Jules Favre, Ernest Picard et autres qui se couvrent du masque de républicain doivent être démasqués.

UN PAYSAN.

Rhône. Vendredi, 16 avril 1871.

Lyon, le 11 avril 1871.

Monsieur,

Je reçois de M. le Ministre de l'Intérieur une circulaire ainsi conçue :

« La formalité du passe-port qui avait été précédemment supprimée, a été rétablie d'une manière générale au début de la guerre, et les instructions données à cette époque n'ont pas été rapportées depuis. »

« Prenez les mesures nécessaires pour assurer la stricte exécution de ces instructions à l'égard de tous les voyageurs français ou étrangers. Le passe-port délivré par la Commune de Paris ne saurait être considéré comme un titre de voyage régulier. »

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien assurer l'exécution des prescriptions de cette circulaire, dont vous voudrez bien m'accuser réception.

Agrérez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Préfet du Rhône,

Signé : Edmond VALENTIN.

Lyon, le 13 avril 1871.

Monsieur le Maire,

Je viens de recevoir de M. le Ministre de l'Intérieur une circulaire télégraphique, par laquelle il me charge d'interdire provisoirement aux Maires la délivrance des passe-ports à destination du département de la Seine, aux individus dépourvus de moyens d'existence ou dont le voyage paraîtrait n'avoir aucun but légitime.

Je vous prie, M. le Maire, de vouloir bien vous conformer strictement aux instructions données par M. le Ministre de l'Intérieur.

Agrérez, M. le Maire, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Le Préfet du Rhône,

Signé : VALENTIN.

AFFREUSE TENTATIVE DE CORRUPTION.

Le citoyen Bourras, frère du général, vient de se laisser nommer conseiller de préfecture. Le clan, toujours le clan. Voudrait-on par hasard prendre la famille par la douceur.

On ne parle plus de la garde nationale.

Parlons-en. Pauvres miliciens, il n'est sortis d'avaries qu'on leur fait subir pour les exciter tout doucement au mépris et à la haine de leurs fusils.

C'est à peine si le public s'est occupé de l'affront qu'on a fait subir aux batteries lyonnaises il y a quelques jours.

Mais aussi, pourquoi la milice lyonnaise se permet-elle d'avoir des canons. Du moment qu'il y en a dans les forts, c'est suffisant.

C'est comme ces compagnies de Marseille qui, ayant refusé de rendre leurs armes, ont été priées, par le brave général Espivent de rentrer dans le devoir.

Ce mot est en thier ement joli !

Louis JACQUIER.



IL ARRIVE ! IL ARRIVE !...

M. Jacomet, ex-commissaire du service de sûreté trop connu dans notre ville ! a été nommé commissaire central à Marseille.

A Lyon, le citoyen Démétrius Back, directeur de la sûreté générale a été révoqué pour ses idées trop... républicaines. Il est remplacé par un parent du maréchal Pélissier.

Plusieurs commissaires de police, issus de l'insurrection (dame) du 4 septembre, ont été remerciés, afin de pouvoir réinstaller les anciens serviteurs de M. Sencier.

Le préfet du Rhône reste à son poste.

J. F.



CANNONIERS A VOS PIÈCES !...

C'est au général Février qu'est échu le glorieux, mais peu périlleux honneur de réprimer, dans notre ville, toutes les atteintes qui pourraient être portées au gouvernement de Versailles.

Quand on accepte ces sortes de mandat, on a tort de s'appeler Février.

On se nomme DÉCEMBRE, et on porte un numéro DEUX à son képi.

J. F.

DU BOUT DES DENTS...

On va démolir la colonne du grand homme ! Le petit est furieux. Ce bronze est destiné à couler les canons de Paris et la... majorité de Versailles. Ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour.

UN MAGISTRAT. — Tu es constipé ? LE PATIENT. — Oui. Si tu connais un moyen de...

LE MAGISTRAT. — C'est bien simple. Je t'arrête...

LE PATIENT. — Moi... Je suis innocent.

LE MAGISTRAT. — Naturellement... et je te relâche.

J. SÈVÈRE.

THÉÂTRES.

Mercredi l'Africaine. M. Devoyod a chanté Melusko avec un sentiment exquis, ce qui lui a valu trois rappels énergiques très-mérités.

M. Delabranche a été au-dessous de lui-même. Mme Cavalié qui a mis beaucoup d'âme et qui a fort bien chanté le rôle de Sélika, a été cependant écrasée par le souvenir de Mme Meillet. — Le public ne l'a pas assez récompensée de ses efforts.

Quant à M^{me} Mathilde Dupuy, qui chantait Inès, nous n'en dirons rien pour ne pas lui être désagréable.

VICTOR CHAUVET.

Beaucoup de nos lecteurs n'ont pu se procurer notre numéro spécimen. Nous avons pris des mesures en conséquence. On trouvera ce numéro à partir d'aujourd'hui au bureau central, rue de Lyon, 32.

VIENT DE PARAÎTRE :

LA VRAIE RÉPUBLIQUE

DEUXIÈME ÉDITION

Prix : 50 centimes. — Par la poste, 60 centimes.

S'ADRESSER A LYON

Chez M. EVRARD, rue de Lyon, 32.

Pendant ces derniers mois, une série de petites et de grosses infamies ont été assez adroitement répandues sur le directeur actuel du Vengeur.

Il ne fera à personne l'injure de se défendre, mais il est un moyen de faire avaler le venin à ceux qui le lancent. Comme il défie qu'on trouve dans sa vie un seul acte qui ne soit celui d'un...

seule pensée qui ne soit celle d'un... cain désintéressé, il prie ses amis, qu'ils rencontreront des calomnieux, de bien vouloir les prendre par les oreilles et de leur infliger, séance tenante, cette alternative — ou de donner la preuve de la calomnie, — ou de recevoir une volée de bois vert, — ou d'échanger une balle avec le calomnié à n'importe quelle distance. Ils choisiront tous la volée de bois vert.

J. F.

FEUILLETON DU VENGEUR.

2^{me} REPRÉSENTATION

DE

GUIGNOL

(REPRISE.)



Z'ENFANTS,

Gn'y a-t'un vieux porvèrbe que jabotte comme ça : qu'on n'est jamais trahi que par les siens.

Maginez-vous, les gones, qu'un jour je relègue m'ami Gnafron au bord de l'eau, en train d'amorcez sa ligne avè de z'asticots qui n'avait ramiés dans toutes les saloperies de France et de Navarre.

— Te veux donc nous faire z'avaler de poissons d'avril, que je li débobine comme

ça ? Mon pauvre vieux ! te vois ben que ça ne biche pas. Viens-t'en dans la chambre de t'nami Guignol ; c'esse là que nous ferons de la bonne cuisine, et que nous mijoterons ensemble des plats de pommes de terre à se n'en relicher les babines et les arpiens.

— Ah non ! que me réplique ma fripouille de Gnafron. Je trouve que depuis quèque temps t'a pris un caraquetère... parisien que me botte pas. T'as t'un flingot z'à côté du pique-feu ; et là ! à pas te mâcher l'expression, t'as z'œu cinq à six mois de courantes ventrales que t'ont tant tenu susse le siège qu'à l'heure d'aujourd'hui t'esse pas en odeur de sainteté... Tout ça que je peux faire, c'esse d'aller loger sus ton carré.

— Ah ! mes gones, mes braves Gorguillonais, Croix-Roussiens, Vaisois, Guillotins, Perrachois, Oullinois et les autes, j'avais-t'y pas raison de vous y dire qu'on n'est jamais trahi que par les siens ?

Madelon, ma mie, eh ben ! je ferons la boustifaille en communauté sans qu'un malôtru vienne y fourrer son picou.

Siôt dit, siôt bécé. Nous fèsons note fristi sans t'éviter Gnafron. Mais v'là t'y pas que cetui-ci (décidément j' l'appelle pus m' nami) cetui-ci s'était casé sus le carré, juste dans la souillarde, oussqu'on fait jouyer les grandes eaux sales. Et quand moi z'ou la madelon nous filions pour aller charcher les porvisions, y piaillait et y piaillait encore :

— Je veux pas que vous fassiez ça, et cèleri, et cèlera !

— Mais, grande bugne, ça t'arregarde-t-y ? T'ai-je pas, le parmier, offert mon pus beau cabinet pour que te viennes y pioncer ? Ai-je pas voulu boustifailier en commun avè toi ?

Ah ça ! te veux non seulement renifler jusque dans le pôt aux roses de ma canante, mais te t'avisés en plus de me flanquer de coups de tire-pieds, et t'appelles pour me sigroller tous les voyous que te trouves à embaucher pour une balle dix ronds par jour ?

Je te reneye, Gnafron ! je te reneye ! Ce que te fais là, mon vieux cadet, c'esse guère civil !

Ah ! te te plaingnais que je gardassasse mon flingot z'à côté de mon pique-feu ? Et comment donc que je ferais t'à heure d'à présent si je m'étais laissé emboimer par tes paroles emmielleuses ?

Prends garde, Gnafron ; nous sommes deusses : Guignol et Madelon ! c'esse-à-dire, tout ce que le peuple compte de mâles et de femelles ?

Te sais qu'au printemps la nature reprend ses droits. Eh ben... moi z'aussi, mille nom d'un rat !

C'esse égal, Gnafron ! Quand je pense que je dois me chapotter avè toi, je sens quèque chose me mouiller les chassiss.

Et dire que j'avais en toi eune confiance comme que dirait entière ?...

GUIGNOL.

CORRESPONDANCE

BABY PAUL. — Préparer la vente de Valence avec un libraire. « La majorité s'amuse » serait bien ton affaire. Mais remu-toi-donc !...

RIGA PAGEU. — Bravo ! très-bien ! mais trop tard. Faite quelque chose pour mercredi : — Merci.

THÉO PAZ. — C'est une affection sincère et ancienne ? Jules Frantz vous apprécie, il désirerait vous connaître. Merci et au revoir.

A. S. LES MARTYRS DE L'AMOUR. — Bon titre et surtout vrai. — Mais le moment n'est point venu. Essayez la semaine : le fait, la réflexion, et le trait. Un article long et odieux dans ce moment. Passez au bureau. Amitié.

G. CÉSAR. — Le masque n'empêche pas de deviner la figure. Le moindre grain d'esprit dans la moindre ligne de prose aurait plus de chance d'insertion.

HYPOLYTE G... J. — Même réponse... mais ni coup d'aucune sorte. Il est des misérables qui souffrent tout ce qu'il touchent. Crèvera sous le bâton.

A NOS COLLABORATEURS ANONYMS. — Des faits, des faits, des faits et rien autre...

Le Gérant : JULES CLERC.

Lyon, Imprimerie JEYRAN & BOURGON, rue Mercière, 92.